

**SOUVENIRS DE PRATIQUE MÉDICALE.  
LES MÉMOIRES COMME SOURCE DE L'HISTOIRE  
DE LA MÉDECINE DANS LE XIX<sup>ème</sup> SIÈCLE\***

**Constantin Bărbulescu\*\***

**Abstract:** *The paper is trying to present a category of sources for the history of Romanian physicians and medicine in the 19<sup>th</sup> century and the beginning of the following one: memoirs written by physicians.*

*Before showing the value of this category of sources for the nowadays historian, we tried to see how these memoirs are written and which is their motivation. In other words why physicians are writing memoirs and how they write them, based on what sources? Generally we may divide the memoirs analyzed into two big categories: an autobiographic one where the stress is upon the life history of the author and a historical one where the main competence is historical and thus, being in the 19<sup>th</sup> century, national. In this latter category the main character is no longer the author, he is just a witness to the Great History and especially to its hot and tragic events.*

*Memoirs prove to be an important source for the historian interested in physicians and medicine of the XIX-th century, an indispensable source we might say. Because, most of the times in old age, when they write their memoirs our physicians open their souls and put on the paper life fragments that other sources refer with difficulty or not at all. Many times memoirs are testimonies for the marginal practices like surgery "in town" that are not in conformity with the ideology of the medical practice of the time and consequently, they are hidden. The multitude of empiric healers specialized or not, that swarm in the villages and cities of Romania before 1900, so well described by Doctor Severeanu, are entering seldom and with great difficulty in the lights of history.*

**Keywords:** history of medicine, history of the 19<sup>th</sup> century, memoirs.

Depuis longtemps j'avais l'intention d'écrire quelques lignes sur les mémoires des médecins pendant le XIX<sup>ème</sup> siècle. Les lectures plus ou moins incidentes de tels mémoires m'ont provoqué une impression bien positive : car je pouvais découvrir des choses que d'autres catégories de sources parlent trop peu ou presque pas du tout. Par exemple, la vie dans un hôpital de Roumanie à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle peut être retrouvée sous la forme d'une suite de sources convergentes, émanées par des autorités différentes, et chacune offre des fragments d'une réalité, en fait, multiforme. Ensuite, nous avons les textes normatifs qui par

---

\* Recherche cofinancée par le projet *Les Sciences socio-humanistes dans le contexte de l'évolution globalisée – le développement et l'implémentation du programme d'études et de recherche postdoctorale*, code contrat : POSDRU/89/1.5/S/61104, projet cofinancé du Fond Social Européen par le Programme Opérationnel Sectoriel le Développement des Ressources Humaines, 2007-2013.

\*\* Lector. univ. dr., Universitatea Babeş-Bolyai Cluj-Napoca, Facultatea de Istorie și Filosofie; e-mail barbulescu@yahoo.fr

l'intermédiaire des règlements de fonctionnement nous offrent une image idéale de chaque catégorie d'hôpital. Puis, il y a les rapports annuels de l'activité des hôpitaux individuels qui offrent des découpages temporels de l'activité dans l'hôpital pris en considération. Et finalement, il y a les mémoires des certains médecins qui transforment l'hôpital normatif dans un lieu de vie et qui apportent souvent une vision différente en ce qui concerne les attentes du chercheur actuel peu initié dans l'histoire de la médecine du XIX<sup>ème</sup> siècle. Prenons l'exemple du docteur Severeanu qui décrit d'une manière générale l'état des hôpitaux rencontrés pendant ses années de faculté (environ 1860) : « L'état hygiénique n'existe guère, il est plus que primitif, c'est l'état le plus barbare, semblable à l'animalité. Les malades étaient mélangés ayant toutes sortes de maladies. L'érysipèle et la gangrène existaient en permanence et produisaient une infection générale qui donnait une mortalité effrayante. La personne qui entrait dans l'hôpital et se sauvait était considérée comme venue d'un autre monde. »<sup>1</sup>

La présente recherche essaye de présenter une catégorie de sources de l'histoire des médecins et de la médecine roumaine pendant le XIX<sup>ème</sup> siècle et le début du XX<sup>ème</sup> siècle, en fait, j'ai opté pour un XIX<sup>ème</sup> siècle "long", jusqu'à la Première Guerre Mondiale. La majorité des mémoires utilisés dans la présente étude sont publiés après 1918, mais les événements qu'ils racontent, s'inscrivent en général dans l'intervalle temporel annoncé. J'ai utilisé que des mémoires édités et je n'ai pas eu la prétention de créer un corpus exhaustif des mémoires du corps médical roumain ; toutefois, je suppose d'avoir utilisé une grande partie de mémoires imprimés.

À un coup d'œil superficiel, les mémoires des médecins s'avèrent être très divers. En fonction du but déclaré, chaque médecin semble réaliser un autre type d'ouvrage, chacun veut rédiger son écriture d'une autre manière. En fait, du point de vue des genres littéraires, tous nos textes représentent des « écritures autoréférentielles »<sup>2</sup>. Une moindre partie de celles-ci pourrait être encadrée dans les canons de l'autobiographie, ainsi comme Philippe Lejeune la définit : « L'histoire rétrospective en prose qu'une personne réelle réalise sur sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, surtout sur l'histoire de sa personnalité. »<sup>3</sup> Il est probable que le seul ouvrage autobiographique soit celui du docteur Victor Gomoiu et les chapitres de souvenirs du docteur Severeanu pourraient être aussi encadrés dans ce cas. Tous les autres ouvrages appartiennent aux genres apparentés : les mémoires, le journal. Notre intérêt principal n'est pas de nature philologique, pour la fluidité du texte, nous ferons référence à ces ouvrages utilisant des termes comme « mémoires » ou « souvenirs ».

---

<sup>1</sup> C. D. Severeanu, *Din amintirile mele (1853-1928)*, vol. I, București, Tipografia „Bucovina”, I. E. Torouțiu, 1929, p. 121-122.

<sup>2</sup> Une bonne introduction pour les genres littéraires autoréférentiels peut être vue à Iulia Pop, *Memorie și suferință. Considerații asupra literaturii memorialistice a universului concentraționar comunist*, Cluj-Napoca, Edit. Argonaut, 2010, p. 33-59.

<sup>3</sup> Philippe Lejeune, *Pactul autobiografic*, București, Edit. Univers, 2000, p. 12.

Avant de surprendre la valeur de cette catégorie de sources pour l'historien de nos jours, il faut essayer de voir *comment* ces mémoires sont écrits et quelle est leur *motivation*. Autrement dit, il faut voir pourquoi les médecins écrivent des mémoires, comment ils les écrivent, quelles sont leurs sources ?

Nous pouvons partager les mémoires analysés en deux grandes catégories : des mémoires autobiographiques, disons, où l'accent est mis sur l'histoire de vie de l'auteur, et des mémoires historiques, disons, l'élément principal est d'ordre historique et, se situant pendant le XIX<sup>ème</sup> siècle, est d'ordre national aussi. Dans cette dernière catégorie, le personnage principal n'est plus l'auteur, il devient seulement un témoin de la Grande Histoire et surtout des moments les plus ardents et tragiques. Le docteur Vasile Bianu publie en 1926 deux grands tomes intitulés *Notes de la Guerre de la Grande Roumanie*. De ces notes « le cher lecteur pourra se former une idée assez exacte sur le déroulement de la Guerre de la Grande Roumanie et si ces notes lui provoqueront des moments de contentement et de richesse de l'âme, ce sera pour moi la plus grande récompense »<sup>4</sup>. Nous observons, donc, que le premier but des *Notes* est moralisateur et national et il se réalise par l'intermédiaire de la narration de l'épopée nationale de la Première Guerre Mondiale à laquelle le modeste auteur a participé. À l'autre extrême, le docteur Gh. Sabin s'incline vers la Guerre d'Indépendance et affirme avec innocence : « je n'ai jamais pensé de coucher sur un papier les impressions que m'ont laissées les dix mois et quelques jours passés sous un drapeau pendant la Guerre d'Indépendance. »<sup>5</sup> Son but est de la même nature et toujours noble comme celui du docteur Bianu : la publication des souvenirs sur la Guerre d'Indépendance a le rôle de procurer à l'auteur la somme d'argent nécessaire pour construire à Râmnicu-Vâlcea un monument qui commémore les soldats de Vâlcea morts sur les champs de lutte de Bulgarie. Mais, il semble que l'exemple le plus achevé de ces mémoires historiques est représenté par *Les souvenirs historiques* du docteur Nicolae Krețulescu qui, d'une manière surprenante, écrit « pour rendre plaisir à ses amis »<sup>6</sup>, mais il choisit de réaliser une vraie histoire du XIX<sup>ème</sup> siècle entassée d'événements de nature autobiographique. Nicolae Kretzulescu, un personnage politique, figure marquante de l'époque, écrit pour s'insérer soi-même dans la foule de politiciens européens qui ont fait de l'histoire et ont écrit sur ce sujet : « Dans d'autres pays (...) ce sont peu nombreux ceux – et par cela j'ai fait référence aux hommes politiques qui ont joué un rôle dans leur pays – qui n'ont pas cette bonne habitude de garder un matériel sur les faits et les circonstances d'une valeur

<sup>4</sup> Vasile Bianu, *Însemnări din războiul României Mari*, tomul I: *De la mobilizare până la pacea de la București*, Cluj, Institutul de Arte Grafice „Ardealul”, 1926, p. 10.

<sup>5</sup> Gh. Sabin, *Amintiri din războiul Independenței*, București, „Minerva” Institut de Arte Grafice și Editură, 1912, p. IX.

<sup>6</sup> Nicolae Kretzulescu, *Amintiri istorice*, București, Tipografia și fonderia de litere Thoma Basilescu, 1895, p. 5.

historique, rencontrés dans leur vie et de ne pas les publier ou de les laisser dans leurs familles »<sup>7</sup>.

La guerre pour obtenir l'indépendance semble être un événement historique catalyseur qui détermine les médecins de l'invoquer quelques décennies plus tard, tout comme le docteur Sabin ou Ludovic Fialla<sup>8</sup> ou de noter chaque jour les histoires de campagne comme le docteur Zaharia Petrescu<sup>9</sup>.

Il faut remarquer que la plupart des médecins qui réalisent des mémoires historiques sont, au moment de la publication, plus que des simples médecins, ils sont depuis longtemps ou prochainement des hommes politiques aussi : sur la couverture de ses *Notes*, le docteur Vasile Bianu n'est pas seulement « médecin colonel I. R. et ex-médecin en chef de L'Hôpital I. C. Brătianu de Buzău », mais aussi, très important, « sénateur de Huedin », et le docteur Sabin est tout simplement « le préfet du département de Vâlcea ». En 1892, au moment où il publie ses souvenirs sur la guerre d'indépendance, le vieux docteur Fialla affiche sur la page de titre du tome une vie d'homme toute entière : « Ancien professeur d'anatomie et chirurgien primaire aux hôpitaux civils de Bucarest. Ancien chirurgien chef des hôpitaux temporels de la "Croix Rouge" à Turnu-Măgurele pendant l'année de guerre. Guerrier médaillé pour l'Indépendance de Roumanie. Officier de l'Étoile de Roumanie. Commandeur de plusieurs ordres, etc, etc ». Il est certain que les mémoires historiques constituent aussi des instruments de légitimation de la position sociale de leurs auteurs. Mais, en même temps, il ne faut pas négliger le fort sentiment patriotique et national qui, de nos jours semble être désuet, mais celui-ci justifie les actions et les écritures des personnes du XIXème siècle. Mais l'utilisation justifiée des mémoires est faite par les personnes qui les écrivent et par l'État aussi qui fortifie l'idéologie historique nationale par l'intermédiaire de la publications de ces *confessions* lors des événements commémoratifs. Dans ce sens, il faut rappeler que l'ouvrage du docteur Fialla sera réédité dans une édition spéciale en 1906<sup>10</sup> et la publication le carnet de campagne de Zaharia Petrescu qui veut être « un hommage apporté aux médecins sanitaires roumains qui pendant la guerre de 1877-1878 ont fait des efforts admirables pour la défense de la santé, l'apaisement des souffrances et la sauvegarde des vies de nos braves guerriers »<sup>11</sup>, sera publié dans l'année du centenaire – 1977.

D'un autre point de vue, s'inscrivent les mémoires autobiographiques qui mettent l'accent plutôt sur l'auteur et l'histoire de sa vie, sans oublier, évidemment,

---

<sup>7</sup> *Ibidem*.

<sup>8</sup> Ludovic Fialla, *Reminiscențe din resbelul româno-ruso-turc al anului 1877 și rolul Societății „Crucea-Roșie” în timp de pace și de resbel*, București, Tipografia Joan Weiss, 1892.

<sup>9</sup> Gheorghe N. Albușescu, Gheorghe Brătescu, *Însemnările unui medic din Războiul pentru Independență. Jurnalul de campanie al lui Zaharia Petrescu*, București, Edit. Medicală, 1977.

<sup>10</sup> Ludovic Fialla, *Reminiscențe din resbelul româno-ruso-turc anul 1877 și rolul Societății „Crucea Roșie” în timp de pace și de resbel*, București, Imprimeria și librăria școalelor „C. Sfetea”, 1906.

<sup>11</sup> Gheorghe N. Albușescu, Gheorghe Brătescu, *op. cit.*, p. 3.

le contexte social et historique de l'époque pendant laquelle il déroule son activité. Le meilleur exemple de ce type de mémoires est représenté par les six tomes du docteur Victor Gomoiu publiés récemment<sup>12</sup>. Malheureusement, les éditeurs n'ont eu la bonté de nous offrir aucune information sur les manuscrits qui seront édités ; ce qu'on possède c'est seulement le texte brut de ces mémoires d'une richesse remarquable. Toujours de cette catégorie font partie les mémoires du docteur D. C. Severeanu dont le but déclaré est celui moralisateur – il écrit une histoire de sa propre vie qui veut être un guide pour la conduite des jeunes : « Plus tard, il me vient à l'esprit que je n'aurais fait aucun mal si j'avais raconté la suite de petits événements qui se sont déroulés dès ma plus tendre enfance jusqu'à mon extrême vieillesse, supposant que je serai utile aux enfants qui me lisent, car me prenant comme exemple, ils agiront de la même manière que moi ou même mieux. Si quelqu'un trouve dans ce que j'ai écrit quelque chose de mal, qu'il n'agisse pas comme moi, mais qu'il prenne de ce que je dis ce qu'il croit comme bon et ainsi, dans un cas ou un autre, il profitera, car j'ai agi de la même apprenant de ceux qui faisaient du mal de ne pas agir comme eux et de ceux qui faisaient du bien, j'ai appris d'agir comme eux. »<sup>13</sup> Le docteur I. Bordea évoque avec nostalgie sa jeunesse passée comme médecin rural : « Près du crépuscule, les souvenirs de ma vie comme médecin rural m'envahissent et un pouvoir mystérieux paraît m'encourager de les égrener pour pouvoir vivre de nouveau ces temps d'idéalisme et de travail infatigable et surtout inconditionnel mis au service de l'érection de ma nation. »<sup>14</sup>

Écrire des mémoires signifie, pas seulement pour le docteur Bodea, vivre de nouveau le passé, mais, en même temps, donner du sens et de la signification à une vie dans les yeux des autres. C'est pourquoi aucun livre de mémoires n'est pas innocent, il est, en fait, un instrument de création d'une identité et, en même temps, de manipulation de l'éternité. Les ingrédients qui composent l'identité que la postérité devrait retenir sont très différents. Certains se voient comme les créateurs de la Roumanie moderne, autres sont seulement des témoins et des mineurs contribuable à la Grande Histoire et finalement, d'autres sont seulement « des gens entre les gens ». Ils justifient tous une position sociale, une existence, et finalement, une vie.

Regardons les sources des informations que les mémoires nous offrent. À la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, Nicolae Kretzulescu déplorait le manque de l'habitude (chez les Roumains) d'écrire des notes quotidiennes : « Chez nous, il y a peu, je crois, qui ont eu et ont l'habitude de noter, pas chaque jour, mais au moins de temps en temps, les événements et les faits graduellement, au fur et à mesure qu'ils ont

<sup>12</sup> Victor Gomoiu, *Viața mea (memorii)*, 6 vol., coord. principal Șcheau Mihail, Craiova, Edit. Sitech, 2006.

<sup>13</sup> C. D. Severeanu, *op. cit.*, p. 9.

<sup>14</sup> I. Bordea, *Zile trăite. Din amintirile unui fost medic rural*, București, Institutul de Arte Grafice „Eminescu” S. A., 1938, p. 3.

lieu »<sup>15</sup>, l'auteur même peut y être inclus. Malgré cette opinion, certains mémoires utilisés ont à la base des notes, au moins partielles, rédigées près du moment où les faits narrés se sont passés. Ainsi, le docteur Sabin dans les souvenirs de la Guerre d'Indépendance narre « ce qui s'est passé autour de moi, ce que j'ai vu et senti, ayant à ma portée un vieux carnet gardé scrupuleusement au fond d'un coffre, ce carnet m'a accompagné tout au long de la guerre et dans lequel, je ne sais pas pourquoi je ne me souviens plus et je n'ai même pas écrit mes pensées de ce temps-là, je notais presque chaque jour les événements plus importants, les circonstances considérables et même des détails que j'avais complètement oubliés ultérieurement. »<sup>16</sup> De la même manière le docteur Severeanu considère « Du temps où j'ai été admis à L'École Médicale de Mihai Vodă, sous la direction du docteur Carol Davila, j'ai trouvé un registre jeté et, sans être enseigné par quelqu'un, par instinct, je l'ai pris et soit par plaisanterie, soit au sérieux, j'écrivais chaque jour quelque chose sur les folies qui avaient lieu à l'école, sur ce que j'entendais ou voyait dans la rue quand ils nous amenaient sur le front sous la commande du monsieur Unter-officier et sur les niaiseries qui avaient lieu aux cours de certains de nos professeurs. D'alors, j'ai encore des notes que je fais passer à travers *Mes souvenirs*. »<sup>17</sup> Mais *Les Notes* du docteur Bianu, plus que celles de ses confrères cités déjà, sont rédigées selon les notes quotidiennes qui apparaissent dans le texte, datées : « Ces *Notes* ont été écrites jour après jour et elles contiennent des événements vus, entendus, lus et cueillis de différents journaux et revues, tous en rapport avec la guerre de réunion de la nation, montrant en même temps les états d'âme vécus par leur auteur »<sup>18</sup>.

Quoi qu'ils aient ou n'aient pas à la base des notes quotidiennes qui semblent être plus répandues, croyait le docteur Kretzulescu, les mémoires des médecins sont fondés en principal sur *la mémoire* et prétendent de décrire les événements *vus, entendus* ou *lus* par les auteurs. En plus, le docteur Bianu publie dans ses *Notes* des descriptions des luttes du front roumain de Moldavie (1917) rédigées (écrites) par les participants mêmes qui étaient à ce moment-là blessés et se trouvaient au soin médical du docteur Bianu dans les hôpitaux militaires.

Mais, il faut revenir au but annoncé déjà de notre recherche: la manière dont les mémoires médicales sont constituées d'une source pour l'histoire de la médecine du XIXème siècle.

Avant tout, les médecins touchent dans leurs mémoires le problème de la condition du médecin, du médecin de *plasa*<sup>19</sup> par exemple, retrouvé dans un mouvement continu entre les villages et les communes de la circonscription :

<sup>15</sup> Nicolae Kretzulescu, *op. cit.*, p. 3.

<sup>16</sup> Gh. Sabin, *op. cit.*, p. XI-XII.

<sup>17</sup> C. D. Severeanu, *op. cit.*, p. 9.

<sup>18</sup> Vasile Bianu, *op. cit.*, p. 10.

<sup>19</sup> *Plasa* représentait une ancienne subdivision administrative en Roumanie, de deux à quatre *plase* composaient un département.

« Je partais lundi, à l'aube, et je rentrais samedi soir, les jambes brisées à cause des chemins presque impraticables que je traversais, l'âme chagriné par les douleurs, les besoins et les injustices sans fin que je voyais et que, plusieurs fois, je ne pouvais pas adoucir d'un bon mot. »<sup>20</sup> Les éternelles inspections sanitaires des médecins de *plasă*, leur inefficacité et, en général, la condition ingrate de cette catégorie professionnelle apparaissent dans d'autres sources aussi. En plus, le médecin de *plasă* se trouve à la base de la hiérarchie du système sanitaire et tombe victime aux pressions des potentats autochtones ; le docteur Bordea a eu la chance d'être défendu par un grand propriétaire local « qui avait le bras long au Ministère d'Intérieur »<sup>21</sup>, mais d'autres risquaient de perdre leurs fonctions « car le médecin étant le salarié du département était exposé à perdre son poste, même si la Direction générale du service sanitaire s'opposait, de la manière suivante : sur une voie budgétaire, le préfet supprimait la *plasa* conduite par un médecin soi-disant instigateur et le médecin se trouvait sans lieu de travail. Après deux ou trois mois, il créait de nouveau le poste et demandait la nomination d'un autre médecin. En fait, le médecin de *plasă* n'avait aucune stabilité et le préfet de ce temps-là faisait de lui ce qu'il voulait. »<sup>22</sup> En plus, le médecin de *plasă* se déclare incapable vue les grandes provocations de l'état de santé publique rurale ; les maladies épidémiques, surtout, le trouvent pratiquement désarmé et le sentiment d'impuissance navre la vie du docteur Bodea :

« Une grande épidémie de fièvre typhoïde sévit le village Munteni et plusieurs familles sont restées endeuillées à cause de cette épidémie. Tous les événements se passaient pendant l'été, quand, de toute façon, parfois, je pouvais séparer les sains de malades. Mais, pendant l'hiver, le tableau était sinistre, car tous les membres d'une famille se réunissaient comme ils pouvaient dans une chambrette insuffisamment éclairée et peu aérée. Derrière le poêle, le malheureux malade souffrait et sur le poêle les loques servant de chaussons étaient allongées pour se sécher. Le veau et le porcelet faisaient partie de la famille de cinq ou six âmes. Et tout cela ensemble était encrassé par la fumée du bois vert et par l'air pollué, ces gens, je crois, qu'ils menaient une vie inférieure à celle de célèbres prisons des Indes anglaises. La désinfection des habitations contaminées était illusoire tout comme l'isolement des malades. Les seules solutions désinfectantes que j'avais à ma portée étaient seulement la chaux et la lessive, en plus, c'était très difficile de faire une désinfection réelle dans la chambre contaminée avec toutes les hardes dedans que je faisais sortir dehors. En ce qui concerne le régime que certains malades auraient dû suivre dans certaines circonstances, je ne peux plus en mentionner. Ce drame se déroulait dans le monde des villages et je n'entrevois aucun appui de nulle part. »<sup>23</sup>

<sup>20</sup> I. Bordea, *op. cit.*, p. 6.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 16.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 15.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 21-22.

Nous quitterons pour le moment le docteur de *plasă* avec ses éternelles inspections sanitaires et avec son impuissance curative et nous monterons dans la hiérarchie médicale, à Bucarest, où un jeune docteur, Victor Gomoiu, effectuait son stage comme médecin interne à l'hôpital Colțea dans la clinique du professeur Gheorghe Stoicescu. Il rencontrera des surprises dont il s'en sort avec succès :

« Au début du mai, en 1908, le professeur Stoicescu m'a appelé dans son cabinet à l'hôpital pour me prier de lui faire un grand service, c'est-à-dire : d'aller dans la commune Vișina pour soigner un très bon ami à lui, monsieur Bălescu, qui a souffert un accident. Il a ajouté qu'il payerait bien – un billet de banque de vingt lei par jour – et il a achevé me disant “de ne pas le quitter sans qu'il soit complètement guéri”. J'ai été dispensé du service médical par l'ordre de mon chef même. L'ordre du chef m'a poussé et le billet de banque de vingt lei du patient m'a attiré. Je suis descendu à la gare indiquée et le fiacre du “noble” m'a amené à “la cour”. (...) Le processus de guérison a évolué très vite, le noble a commencé à recevoir les visites des gens du village. Un dimanche, dans l'après-midi, quand je lisais dans le jardin, un homme est venu me dire que j'étais “appelé par le noble”. Quand je suis entré dans la chambre – elle était pleine de villageois – “le noble” a découvert sa grosse bedaine et il m'a ordonné “Docteur, gratte-moi !”. Il a voulu montrer à l'assistance à laquelle donnait des ordres d'habitude, qu'il avait à sa disposition même un “médecin” auquel il pouvait ordonner semblablement. Vue cette grossièreté, je me suis arrêté dans la porte, tourné vers le corridor, appelant sa femme :

– Grande dame, viens, gratte ton cochon !

On peut déduire facilement la mine du noble et de l'assistance. Je suis sorti dehors, j'ai cherché le fils du noble auquel j'ai demandé le fiacre pour pouvoir partir avec le premier train. L'essai du noble de s'excuser pour sa grossièreté a été inutile. J'ai renoncé même à la somme d'argent que j'aurais dû recevoir et je suis rentré à Bucarest. »<sup>24</sup>

D'ailleurs, les professions libérales, comme celle de médecin dans ce cas, ne se réjouissaient pas d'un trop grand prestige au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans ce sens les mémoires de Nicolae Kretzulescu sont illustratifs. De retour de ses études, notre jeune homme avait reçu le titre de docteur en médecine à la Faculté de médecine de Paris, « quelques jours après mon arrivée à Bucarest, je me suis présenté à Alexandru Vodă Ghika qui me connaissait avant mon départ à Paris quand il n'était pas encore prince régnant. Vodă Ghika m'a reçu d'une grande affabilité et la première question qu'il m'a adressée d'une manière familière avait été “pourquoi j'ai eu l'idée d'étudier la médecine, elle n'était pas pour moi, je devrais la laisser tomber et suivre la carrière de mes parents et de mes aïeux”, je lui ai répondu que les vieux temps étaient passés, qu'il fallait chercher nous aussi d'évoluer à côté de peuples civilisés, que mon but, embrassant la profession de

<sup>24</sup> Victor Gomoiu, *op. cit.*, vol. 1, p. 235-236.



médecin, n'avait pas été et n'était que de remonter les professions libérales tellement méprisées dans notre pays et considérées par le public roumain comme appartenant exclusivement aux étrangers qui étaient que des docteurs, des pharmaciens, des ingénieurs, des artistes, etc.»<sup>25</sup> Je soupçonne que Vodă Ghika n'ait pas été trop impressionné par la réponse. D'ailleurs, à Bucarest la position professionnelle du jeune Kretzulescu, le fils d'un grand noble, ne provoque que d'étonnement :

« Peu après mon arrivée à Bucarest, un soir, j'ai présenté à la commission médicale mon diplôme de docteur en médecine ; les membres de la commission l'ont fait passer de main en main, le regardant avec beaucoup d'attention et de curiosité. Comme tout le monde à Bucarest, eux-aussi s'étonnaient par le fait que le fils d'un grand noble – terme utilisé à ce temps-là – ait pu quitter sa position dans la société et soit parti pour devenir docteur. »<sup>26</sup>

En fait, le choix des professions libérales par les fils de la classe de nobles autochtones provoque partout, à Bucarest ou en province, et à tout le monde : de Vodă jusqu'au marchand local, d'étonnement et de consternation. Les meilleures positions, donc les plus enviées de la hiérarchie sociale de l'époque sont abandonnées par les jeunes comme Kretzulescu dans la faveur de celles inférieures, mais modernes. Voilà, donc, ce que personne ne peut comprendre :

« Alexandru Golescu – Arăpilă – rentré dans le pays avec son diplôme de l'école centrale de Paris avait été nommé chef de routes et avait reçu l'ordre de faire le tracé de la route Ploiești – Câmpina. En juillet, 1844, j'ai voulu changer l'air de Bucarest, j'ai pris des congés et je l'ai accompagné dans son travail ; nous avons pris un chariot à la journée, nous sommes arrivés à un troquet et le cocher a voulu reposer ses chevaux, nous nous sommes assis à l'ombre du chariot pour déjeuner. En même temps, deux marchands qui se dirigeaient eux-aussi vers Câmpina s'étaient arrêtés à l'ombre devant le troquet, ils nous regardaient, nous lamentant, et ils se disaient entre eux : “Tu vois ce qu'ils sont arrivés les fils des nobles, un Golescu qui mesure les chemins et un Kretzulescu docteur.” Nous avons entendu la conversation et nous pouvions à peine nous empêcher de rire. »<sup>27</sup>

La carrière médicale qui pour un fils de grand noble, au milieu du XIXème siècle, était... disons : non-conforme avec le statut social de la famille, plus tard, au début du siècle suivant, elle constituait en fait une ascension sociale fulminante pour un simple fils de prêtre de campagne du département Mehedinți. De l'autre côté, il faut le dire qu'entre 1840 et 1900 le statut social du médecin et le prestige social de la médecine avaient beaucoup accru en Roumanie qui était en train de modernisation.

<sup>25</sup> Nicolae Kretzulescu, *op. cit.*, p. 56-57.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 58.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 58-59.

Un autre domaine de l'histoire de la médecine envers lequel l'ensemble des ouvrages qui contiennent des mémoires apporte des informations importantes est constitué par la pratique de la chirurgie. Avant l'aseptisation, la pratique chirurgicale était accompagnée de grands risques pour le malade et à cause de ce fait, en 1840, elle était peu pratiquée, d'après Nicolae Kretzulescu :

« La chirurgie de ce temps-là se trouvait à Bucarest dans l'état dont on la trouve aujourd'hui dans beaucoup de zones de l'Orient ; l'idée de science chirurgicale n'était pas mentionnée ; les instruments de chirurgie pouvaient être vus dans les armoires des hôpitaux, ils servaient plutôt d'ornements et rouillaient sans qu'ils soient utilisés par personne. »<sup>28</sup>

Mais petit à petit, pendant les décennies suivantes, les instruments sont sortis d'armoires des hôpitaux et commencent à être utilisés. Avec du succès ou non, le docteur Severeanu nous dira :

« J'ai vu un cas d'opération. Il s'agit d'un pompier qui, quand il se dirigeait vers un incendie, est tombé et un tonneau à l'eau lui a écrasé la main. Comme il n'y avait pas de chirurgiens militaires, Davila a recouru toujours à l'amabilité de Turnescu et Patzelt. Ils ont trouvé juste de lui couper la main au-dessus de la blessure. Mais la gangrène a apparu ; ils ont coupé plus haut et la gangrène s'est étendue et finalement le malade est mort. »<sup>29</sup>

Le cas d'une transfusion sanguine banale effectuée avant la découverte des groupes sanguins et des principes de la transfusion, pratiquée comme une dernière solution potentiellement salvatrice, mènera à un résultat tragique, même si la personne qui l'effectue est le célèbre docteur Davila :

« L'une des opérations qui ont provoqué beaucoup de sensation à l'hôpital de Mihai-Vodă a été une transfusion de sang en 1857. Un soldat malade avait perdu beaucoup de sang et Davila a trouvé juste d'introduire du sang d'une autre personne, demandant à ceux présents de bien vouloir de donner du sang.

Un aide-chirurgien a dit qu'il en donnait. On lui a fait une ouverture d'une veine pour en faire éliminer une quantité de sang, Davila a fait remplir une seringue et l'a introduite dans la veine de l'avant-bras du malade. Celui qui a reçu le sang est mort après quelques heures, et celui duquel on a pris le sang est mort après quelques jours parce qu'il s'est infecté d'érysipèle. »<sup>30</sup>

De ce qu'on voit, les risques des interventions chirurgicales étaient immenses parce qu'on n'appliquait pas les principes de stérilisation. Le docteur Severeanu, qui est l'un des pionniers de l'introduction des principes de l'antisepsie et de l'asepsie en Roumanie<sup>31</sup>, se souvient de la pratique de la chirurgie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle quand : « les médecins ne se lavaient pas les mains quand ils

<sup>28</sup> Nicolae Kretzulescu, *op. cit.*, p. 60.

<sup>29</sup> C. D. Severeanu, *op. cit.*, p. 136.

<sup>30</sup> C. D. Severeanu, *op. cit.*, p. 135-136.

<sup>31</sup> Iancu Jianu, C.I. Bercuș, *Constantin Severeanu. Epoca și opera*, Craiova, Edit. „Scrisul Românesc”, 1976, p. 195.

opéraient. J'ai vu le fameux Pean opérant habillé d'un frac, parce que, disait-il, il était plus propre que les habits de chaque jour. »<sup>32</sup>

Mais, dans ce domaine la modernisation aussi dira sa propre parole et l'application des principes de l'antisepsie transformera le chirurgien dans le *maître sorcier* de la médecine du début du XX<sup>ème</sup> siècle. Nous n'allons pas mettre l'accent sur les succès de la chirurgie de l'hôpital, mais de nouveau sur une situation occultée par l'histoire de la médecine, c'est-à-dire : la pratique chirurgicale à l'extérieur de l'hôpital. En 1902, suite à la participation à une telle opération, le jeune homme, étudiant à cette époque-là en médecine, Victor Gomoïu, gagne son premier argent de "la clientèle" :

« Monsieur Gerota commençait à m'utiliser comme aide dans certaines opérations. Un jour (juin, 1902) m'a appelé chez lui "pour l'aider dans une opération". Mon Dieu, comme j'étais ému ! Pour que je ne le déçoive pas, commettant une erreur comme je faisais à l'hôpital (il avait une salle d'opération à la maison), je me suis lavé les mains et après les préparatifs nécessaires faits par le docteur même, il m'a donné dans la main la manche d'une auge de l'uretrotome Maisonneuve introduit dans l'urètre, il a pris le couteau et a fait l'urétrostomie interne. Après avoir fini et le malade est parti, monsieur Gerota m'a donné un rouble (une monnaie de cinq lei). J'ai été tellement étonné, car je ne voulais pas le recevoir, mais après les insistances de mon chef je suis parti l'argent dans la main, le recevant à contrecœur. C'était mon premier argent gagné de la clientèle. »<sup>33</sup> D'ailleurs, après quelques années le même Victor Gomoïu devient une sorte d'assistant pour les opérations "en ville" d'un célèbre chirurgien de l'époque :

« Thoma Ionescu opérait en ville (dans la maison du malade proprement dit) et me prenait pour lui faire transporter toute la salle d'opération. D'habitude dans deux fiacres, j'apportais la table d'opération, des cuvettes, des boîtes avec des blouses, des instruments, des pansements, des brosses et du savon etc. et car son diagnostic n'était jamais sûr, je devais – surtout – en ce qui concerne l'instrumentaire – prévoir toutes les éventualités. Pour celles-ci, il avait des valises spéciales. Je les empaquetais à l'hôpital et je les dépaquetais dans la maison indiquée et je les montais dans une sorte de salle d'opération d'où je lui servais l'un après l'autre ce dont il avait besoin, ensuite j'empaquetais de nouveau pour les rapporter »<sup>34</sup>. Une situation ingrate pour notre assistant, mais elle prouve que cette pratique était tellement répandue dans la première décennie du XX<sup>ème</sup> siècle.

Parfois, les mémoires des médecins surprennent "la concurrence" : les guérisseurs empiriques paysans ou urbains, qui avant l'organisation du système sanitaire à une échelle nationale et l'accroissement des docteurs en médecine, étaient d'ailleurs les seuls disponibles. Le docteur Severeanu, fils de paysan, se souvient de son enfance : « Une fois, j'ai commencé à me battre avec un autre

<sup>32</sup> C. D. Severeanu, *op. cit.*, p. 136.

<sup>33</sup> Victor Gomoïu, *op. cit.*, vol. 1, p. 107.

<sup>34</sup> Victor Gomoïu, *op. cit.*, vol. 1, p. 142.

enfant ; il m'a heurté contre un bois et l'os est sorti de mon épaule et un paysan-maître l'a remis à sa place (...) J'ai eu de la fièvre et un ictère, mais un homme m'a guéri, en coupant l'ictère, à la base de mon nez. Le vieux disait qu'il l'avait coupé à l'aide d'une monnaie en argent, car celles qui étaient en fer étaient rouillées et elles provoquaient des infections. J'ai souffert d'une maladie des yeux (conjonctivite catarrhale) et un vieux m'a guéri à l'aide du rachis d'un épi de blé. »<sup>35</sup> Les „empiriques” qui guérissaient des malades dans les villes relèvent de la même catégorie. Vers la fin du XIXème siècle, même à Bucarest, le docteur Severeanu connaît et considère dignes d'être mentionnés dans ses mémoires, ceux qui avaient „une grande clientèle”: *le Père Rățoi*, orthopédiste qui « avait dans sa sacoche de l'étope, de la poudre de briques, quelques œufs et des morceaux de drap. Avec tout cela, il faisait toutes les opérations concernant les fractures d'os. »<sup>36</sup> À côté de lui, il y avait *le maître d'école Drăgoi* de Văcărești ou la célèbre *Mățăreasa (l'Intestineuse)* dont le nom tire ses origines de son occupation antérieure : elle lavait des intestins à l'abattoir et « détestant ce métier, elle s'est mise à pratiquer la médecine » et est devenue une spécialiste dans la guérison de l'angine diphtérique selon une méthode ancienne : elle soufflait dans la gorge du malade une poudre produite d'excréments séchés de chien ; de plus, elle « guérissait aussi les luxations et les fractures des os. »<sup>37</sup>

Vers le milieu du XIXème siècle, dans le domaine médical, presque tout était possible: du jour au lendemain, un pâtissier grec de Severin est devenu médecin après un voyage dans son pays natal. La métamorphose est décrite avec beaucoup d'humour, toujours par le docteur Severeanu : « Après six mois, quand il est rentré chez lui, Kir Tănase avait complètement changé, il ne portait plus que des vêtements allemands et il parlait d'un air suffisant, Kir Tănase ne faisait plus de crêpes et je le regrettais beaucoup (...) – „ Mais, Kir Tănase, pourquoi as-tu changé ?” Et il m'a répondu : – „ Écoute, mon vieux! tu sais, je suis devenu docteur” et pour me le démontrer, nous sommes allés dans son salon et il m'a montré une boîte, une espèce de gibecière à plusieurs compartiments, ornée de nacre ; il a sorti de sa boîte plusieurs petites bouteilles de couleurs différentes et de petits verres ; ces choses-là étaient assez rares à Severin et pour me démontrer qu'il était devenu docteur, il a commencé à mélanger des liquides différents de ces petites bouteilles dans les verres et leurs couleurs changeaient : il mettait deux liquides semblables à de l'eau et il en résultait un liquide noir, jaune ou bleu. Par l'intermédiaire de ces merveilles, je me suis convaincu que le pâtissier Kir Tănase était effectivement devenu docteur. Kir Tănase prit sa gibecière sur le dos comme un soldat saisissant son havresac et il partit vers la rue en criant : „ Iatros-Kalos, Kalos-Iatros!” et c'est ainsi qu'il se mit à pratiquer la médecine. »<sup>38</sup>

<sup>35</sup> C. D. Severeanu, *op. cit.*, p. 23.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 107.

<sup>37</sup> *Ibidem*.

<sup>38</sup> *Ibidem*, p. 35.

Ce type de personnage sort de la catégorie des *empiriques* et entre dans la catégorie des charlatans: il ne possède aucun titre académique et n'utilise aucune méthode que la science médicale puisse valider de quelque façon.

En conclusion, l'ensemble des ouvrages qui contiennent des mémoires s'avèrent une source importante pour l'historien intéressé par les médecins et la médecine du XIX<sup>ème</sup> siècle, une source indispensable, nous pourrions dire, parce que, plusieurs fois, à la vieillesse, quand ils écrivent leurs mémoires, nos médecins ouvrent leurs âmes et couchent sur le papier des fragments de leur vie que d'autres catégories de sources surprennent avec difficulté ou presque du tout. Maintes fois, les mémoires font foi pour des pratiques marginales comme la chirurgie "en ville" qui ne sont pas conformes à l'idéologie de la pratique médicale de l'époque et, en conséquence, si elles ne sont pas cachées, sont, au moins, occultées. La multitude des guérisseurs empiriques, spécialisés ou non, qui pullulent dans les villages et les villes de Roumanie, avant 1900, tellement bien décrits pas le docteur Severeanu, entrent eux-aussi parfois, mais avec beaucoup de difficulté, dans les lumières de l'histoire<sup>39</sup>.

Dans notre périple à travers l'ensemble des ouvrages qui contiennent des mémoires édités des médecins, en ce qui nous concerne, nous avons mis l'accent sur quelques problématiques qui intéressent l'histoire sociale de la médecine du XIX<sup>ème</sup> siècle ; beaucoup d'autres problématiques attendent encore le chercheur intéressé d'explorer la vie et la pratique des médecins du passé assez récent : au fond, ils auraient pu être nos arrière-grands-pères.

---

<sup>39</sup> En ce qui concerne ce sujet, voir l'étude de Constantin Bărbulescu, *Les cas Marin Vărzaru Catană et Stoian Buruiană. Culture médicale et culture paysanne dans les Principautés au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, dans Constantin Bărbulescu, Alin Ciupală (eds.), *Medicine, Hygiene and Society from the Eighteenth to the Twentieth Centuries*, Cluj-Napoca, Edit. Mega, 2011, p. 55-79.